

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

du

JOURNAL.

Rue du Porton n. 237.

HONNEUR ET PATRIE

LE PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi et le lendemain de fête, excepté. On souscrit au bureau du PATRIOTE, ou on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 h. du matin jusqu'à 4 h. du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

PRIX

de

L'ABONNEMENT

3 piastres par mois.

ALMANACH FRANÇAIS.

Samedi 20. — Occupation d'Ardon (Belgique), par le général Souham (1794).

LE BUREAU ET L'IMPRIMERIE du Patriote Français sont transportés, à dater du 1^{er} mai, RUE DU PORTON, No. 237.

MONTEVIDEO.

DES CONSÉQUENCES PROBABLES DE LA LIBRE NAVIGATION DU PARANA.

(Suite.)

Voilà la différence qui existe entre ces pays-ci et les États-Unis du nord : lorsque ces États achetèrent à la France la Nouvelle-Orléans, en 1804, il n'existait que de rares et faibles populations sur les rives du Mississipi et ses affluents; ce ne fut qu'au bout de cinq ans que l'on commença à y introduire quelques bateaux à vapeur. Jusque-là, on avait regardé comme une chose impossible de remonter les rivières avec des navires lourdement chargés, à cause de l'extrême rapidité des courants; mais la vapeur donna bientôt la vie à l'agriculture et au commerce, et, très-tôt, elle provoqua une émigration extraordinaire des États de l'Atlantique, c'est à dire, de l'Orient vers l'Occident; de telle sorte que, dans l'espace de vingt ans, il s'est fondé non seulement un nombre considérable de villes sur les rivières de l'Ouest, mais encore les États tout entiers.

Mais ici, nous n'avons pas besoin d'attendre que les pays du Nord soient peuplés, ni encore moins d'abandonner le sort de notre commerce à la manière lente et coûteuse de remonter les rivières qui est en usage sur nos fleuves; puisque, d'une part, les pays jusqu'ou ces fleuves atteignent sont déjà peuplés par des hommes laborieux, civilisés, qui depuis longtemps nous tendent les bras; et que, de l'autre, nous avons

à notre disposition les bateaux à vapeur, avec lesquels nous pourrions naviguer, d'une extrémité à l'autre, pendant que les bâtiments à voile resteront amarrés à un arbre, en attendant qu'il plaise à San Antonio de leur envoyer un vent favorable, comme l'auteur de ce mémoire l'a éprouvé lui-même en restant quinze bons jours dans un même lieu sans pouvoir avancer d'une brasse.

Dans l'état actuel des choses, les provinces de Moxos, Chiquitos et Santa-Cruz de la Sierra, ne rapportent pour ainsi dire aucun revenu à la République de Bolivie, et il est à croire que le peu de commerce qui s'y fait passe par les mains des Brésiliens de Matogrosso; mais le commerce une fois ouvert avec la République Argentine et le gouvernement Bolivien, établissant des ports sur la rivière du Paraguay, dans le lieu le plus convenable pour chaque province, leurs habitants fréquenteraient bientôt celui de ces ports qui leur paraîtrait le plus avantageux à leurs intérêts; car le commerce est comme l'eau, il cherche toujours son niveau, et se porte naturellement de lui-même dans les lieux où il peut prospérer.

Par cette raison, il serait de l'intérêt du gouvernement de Bolivie de choisir de bons ports et d'ouvrir de nouvelles routes, pour que les populations de l'intérieur pussent communiquer plus facilement avec celles du littoral, par le moyen de charrettes ou autrement, et de cette manière le transport des produits indigènes deviendrait plus facile. De bons chemins et de bons canaux contribuent puissamment à fonder la richesse d'un pays, et ils sont, sans contredit, le principal moteur de l'élan industriel. C'est pour cette raison qu'une nation qui comprend bien ses intérêts ne peut jamais donner une meilleure direction à ses capitaux que de les employer à créer de bonnes voies de communications, surtout lorsqu'en donnant la main à l'INDUSTRIE, cette divinité des temps modernes, il y a, ici, autant de chances de réussite que partout ailleurs.

Le commerce que la Bolivie établirait avec

la République Argentine en ferait certainement un des plus riches pays du monde, même en passant sous silence l'exploitation de ses mines et des autres branches d'industrie qu'elle possède depuis longtemps sur la côte de l'Océan Pacifique.

Pour le présent, le port que l'on nomme Lamar, autrement dit Cobija, occupe seul l'attention du gouvernement bolivien, qui néglige totalement le sort, les intérêts et la prospérité de plus des deux tiers de son territoire. Et cependant il est indubitable que ces deux tiers doivent, par la suite, produire un revenu bien supérieur à celui de l'autre tiers, lorsque l'agriculture et le commerce s'ouvrant une large issue par la rivière Paraguay, favoriseront, sans restriction, l'accroissement de la population.

Bolivie a le besoin et le désir d'augmenter sa population; mais on sent que cela ne peut se réaliser que par la libre navigation de nos fleuves; parceque, du moment que les cent bouches de la renommée auront proclamé au loin l'importance des provinces dont nous nous occupons, l'attention des étrangers ne manquera pas de se reporter sur elles.

Avec la vapeur, un européen pourrait débarquer à Buenos-Ayres et continuer son voyage jusqu'en Bolivie sans la moindre fatigue, et à très-peu de frais, tandis qu'en se rendant directement d'Europe ou des États-Unis au port de Lamar, par le cap Horn, il dépenserait le double, sans compter les fatigues et les risques sans nombre auxquels ils se trouveraient exposés.

Avec un bateau à vapeur, et lorsque les capitaines se seront rendus pratiques de nos rivières, le trajet de Buenos-Ayres jusqu'au confluent du Jauru (Jaourou), par les 16° 20' de latitude sud, pourrait être parcouru en quinze jours, en prenant pour terme de comparaison une distance égale sur le Mississipi. Quant au voyage de retour, il pourrait, évidemment, s'opérer en moitié moins de temps.

Le confluent du Jauru se trouve par la mé-

FEUILLETON.

A N. JACQUEMINOT.

Qu'es-tu donc devenue, ô muse populaire,
Muse d'André Chénier, équitable, colère,
Agent mystérieux et qui dans notre sein
Ebranlais autrefois un éternel tocsin ?
Nous avons beau sentir peser sur nos épaules
Une masse de honte à déplacer les pôles,
Voir la France vassale aux genoux des Anglais,
Tous ses hommes d'État transportés en valets,
Le vieil honneur gémir que le passé proclame
Sous d'indignes honneurs flétri et remuant l'air,
Rien ne nous émeut plus ? ... Dans notre cœur étroit
Le sang pur des aïeux filtre visqueux et froid,
Et lorsque nous avons crié pendant une heure,
C'est assez : nos Gracchus, regagnant leur demeure,
L'esprit déjà poussif et les sens reposés,
Sous le ciel de leur lit s'endorment apaisés.

Vous saviez, général, ces vérités sinistres,
N'est-ce pas ? quand cédant aux vœux de nos ministres,
Au rang supérieur où Lafayette a lui
Vous n'avez pas tremblé de monter après lui !
Oh ! vous connaissiez bien, grand homme politique,
Nos instincts casquiers, notre esprit de boutique,
Le temps où nous vivions et nos goûts et nos goûts ;
Mais, un mot, général, nous connaissiez-vous tous ?

Oui, Paris, j'en conviens, vous laissera tranquille ;
De Saint-Maur à Passy dominant dans sa presqu'île,
Il ne troublera pas la souriante paix
Qui bourgeoise et fleurit sous votre crâne épais.
Nos Achilles urbains obéiront, sans doute
Aux ordres de la loi qu'il fait bien qu'on écoute ;
Ils feront la patrouille et garderont la nuit
Les hôtels où l'aise aime à rêver sans bruit.
Dans le saint Carrousel la légion choisie,
Paradera sans doute à votre fantasia ;
Sa musique enrouée aux bouillards du matin
Vous toussera les airs de Louise Bertin.

Ou ce doux madrigal qui de tant d'amour brûle :
Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?
Jusqu'à là, tout est bien ; le dernier caporal
Sera à votre place un fort bon général.
Entré nous, votre emploi n'a rien qui m'épouvante,
Et Molière eût donné ce rôle à sa servante.

Mais ce poste élevé n'est-il pas de tous temps
La récompense due à des faits éclatants ?
Quand, bourrelé d'ennuis, le héros des deux mondes,
Lafayette, lassé de bassesses immondes,
Et trop fier pour porter ces ennuis odieux,
Aux soldats citoyens fit ses tristes adieux,
Un grand doute saisit la France vierge encore, ...
Vous que son titre pur en ce moment décore,
Vous eh souvenez-vous, général ? On crut voir
Retourner au néant notre jeune pouvoir ;
Cette abdication réchauffa dans leurs veines
Du vieux sang exilé les sources vendéennes ;
Notre étendard pâlit, et le blanc du milieu
Deteignit aux deux bouts sur le rouge et le bleu.

me latitude que *Santa-Ana*, capitale de la province de Chiquitos, à une distance d'environ soixante-dix lieues; d'autres villes ou bourgades de la même province en sont beaucoup moins éloignées. De ce même confluent à la capitale de Matogrosso il y a soixante-treize lieues, et jusqu'aux populations les plus rapprochées de la province de Moxos, environ cent lieues.

Quel est l'homme qui ne se décidera pas, alors, à entreprendre un pareil voyage du moment qu'on pourra réunir à bord d'un bâtiment les mêmes commodités, à peu près, que dans sa maison? Les Boliviens, eux-mêmes, ne manqueraient point d'accompagner leurs produits et de venir en soigner la vente à Buenos-Ayres et à Montevideo, pour retourner ensuite dans leur pays, munis d'un assortiment d'articles de leur goût; car sur ces deux marchés où règnerait désormais la plus grande activité, ils rencontreraient facilement toutes les productions du globe, c'est à dire tout ce que l'homme peut désirer ici bas pour l'accomplissement de ses projets, et cela tout aussi bon marché que dans les lieux de production.

Ce que nous venons de dire des suites naturelles de la libre navigation du Parana et du Paraguay, ne serait-il pas, également applicable au large et profond Pilcomayo qui est navigable jusqu'à peu de distance de Chuquisaca et de Santa-Cruz de la Sierra? Par la voie de cette fameuse rivière, qui parcourt des terrains d'une étonnante fertilité, nous pourrions aussi recevoir du café, du sucre, du coton, du riz et du tabac, enfin les principales productions des deux Indes. C'est-à-dire tout ce que la nature, aidée par la main de l'homme, est capable de produire entre les tropiques.

(La suite au prochain numéro.)

BULLETIN EXTRAORDINAIRE.

Vive la patrie! Victoire pour la République.

La victoire illustre l'avant-garde et l'arrière-garde de notre armée en campagne. Le 2, entre Salto et Pay-andu, et le 16, à Santa-Lucia, nos courageux soldats ont trempé triomphalement leurs armes dans le sang des égorgeurs. Mai nous offre des couronnes immortelles. Courage, braves compatriotes! et vous remporterez la palme due à votre héroïque décision.

M. le ministre de la guerre et de la marine, D. Melchor Pacheco y Obes.

Maldonado, 18 mai 1843.

Monsieur et estimable ami,

Je viens de recevoir des lettres du colonel Silva, qui en renferment une originale de M. le général en chef, ainsi conçue :

Le vieux Tobac, sacrant tous les noms de la terre,
Maintint quelque reflet au drapeau militaire.
Ses jurons de caserne et sa brutalité
N'avaient rien qui sentit la légitimité;
C'était un franc soldat, faite de mieux, la France
A pu le tolérer dans sa grande souffrance.
Après lui, vint Gérard, que l'empereur aimait;
Capitaine éclairé, comme il nous en formait
Au souffle de son âme, au feu de ses batailles,
Quand des peuples entiers aux gigantesques tailles,
De Pitt et de Cobourg poursuivant les desseins,
Venaient s'évanouir devant nos fantassins.
A ces noms de guerriers qu'avait manqués la foudre,
Qui dans nos souvenirs, sentaient encore la poudre,
Nous dûmes, général, nous taire; et vous savez
Si ces braves par nous se sont vus entravés.
Mais vous!... Jacqueminot!... à leur poste suprême!
Vous dont le nom serait un ténébreux problème
Si l'on ne savait pas que sur tous les talons

M. le colonel don Fortunato Silva.

Chapelle del Tala, 16 mai 1843.

Dès le passage de la arena de Santa Lucia Chica, je vous ai écrit par D. Juan Rodriguez, qui porta la nouvelle de l'entrée de Servando à Minas; je vous expliquais par lui le mouvement de l'armée, qui aujourd'hui, à 5 heures du matin, a passé la rivière de Santa Lucia, au gué de San Ramon. Notre avant-garde, forte de 1200 hommes, a atterré, défilé et poursuivi les avant-postes de l'ennemi qui couvraient le finca de Tala, leur tuant quelques hommes, leur faisant vingt et quelques prisonniers et des chevaux.

La cavalerie ennemi aux ordres d'Ignacio Oribé était hier à la Barra del Tala; il est 4 heures de l'après midi, l'armée se met en marche pour prendre les hauteurs de Canelon Grande, et pour repousser l'ennemi partout où il se trouvera.

Juq' à ce moment, je ne sais rien de vous ni de l'entrée de Servando à Minas. Les prisonniers racontent que les soldats de Servando se vantent d'avoir fait 41 prisonniers et égorgé à peu près autant d'hommes; s'il en est ainsi, ce doit j' doute, nous sommes quittes aujourd'hui, nous vous avons vengé, vous, et le sang répandu de vos compagnons.

Vous apprendrez avec plaisir que le colonel Baez a défilé et poursuivi jusqu'à Paysandu Urquiza et Galarini, qui, avec 800 hommes préparait des cuirs à mon estance de Santa-Ana le 2 du courant. Le 7 il leur a pris 1000 et tant de chevaux au Salto, lui a fait des prisonniers et lui a tué quelques hommes, dont trois officiers. Le 3, il passait l'Arroyo pour marcher contre un corps qui était en déroute dans la direction de Tacuarembó, les uns et les autres se trouvent près du Cuareim.

Il y a eu réaction à Corrientes. Nos amis, les Madagariagas, sont maîtres de la capitale et d'une grande partie de la campagne. Urquiza vena d'apprendre ces événements, quand il apprit que Paez passait les Aterius, et arrivait sur lui au galop; le pauvre homme a dû passer la nuit au mauvais moment.

Je vous salue,

FRUCTOSO RIVERA.

P. S. — Il a plu cette nuit de 4 à 6. Cela nous a été désagréable, parce que la pluie ne nous plait pas et que Latorre et Aparicio ont pu nous échapper.

Tel est, monsieur, et à la lettre, le contenu de la lettre précitée que j'ai l'honneur de vous transmettre, et je profite de l'occasion pour me dire, comme toujours, votre ami et dévoué serviteur qui vous baise des mains.

JOAQUIM MACHADO.

On vous trouve empressé dans les royaux salons
Vous, héros de boudoir, général de parade;
Vous vous êtes assis à ce rang, à ce grade.
Ecoutez, général: vous n'y dormirez pas;
Ce paisible terrain remuera sous vos pas;
Si le coin de Paris qui vous donne son vote
Selon votre désir astour de vous pivote,
La presse est là, monsieur, qui veille assidument;
Notre vieux droit public vit de son dévouement;
On peut, je le sais trop, entraver son ouvrage,
Vider, sur le visa d'un simple tribunal,
Comme un coffre ennemi la caisse d'un journal;
Ces persécutions, dont chacun sait les causes,
N'arrêtent pas un jour l'ordre éternel des choses;
On schlague un journal par sur le dos d'un gérant,
On croyait le tuer, il reparait plus grand!

Messieurs, elle n'est pas encor tout à fait morte,
La muse de Chénier, la muse à la voix forte;

Il est de notre devoir d'insérer la lettre suivante; il est de notre devoir aussi de maintenir ce que nous avons dit au sujet de la visite opérée sur les navires français partant de Montevideo pour Maldonado. Il ne nous paraît pas digne qu'un amiral français fasse spontanément une POLICE maritime pour le compte de Rosas.

Au reste, nous n'avons jamais entendu confondre M. Massieu avec M. Lemarié, et nous rendons justice, autant que personne, au talent et à la loyauté de M. Delurde. Nous regrettons seulement que ses actes, quant à présent, n'en donnent pas des preuves suffisantes.

Nous apprécions le conseil bienveillant de notre correspondant; nous lui ferons toutefois observer que nous savons nous conduire nous-même. Notre article du 13 était énergique et vrai: un grand nombre de nos compatriotes nous en ont remercié.

Monsieur le rédacteur du *Patriote Français*.

— Votre article du 13 courant a généralement mécontenté les Français armés, et beaucoup d'entre eux vous l'ont déclaré verbalement. Notre premier devoir, surtout à l'étranger, est de respecter nos autorités. Vous ne devez critiquer leurs actes que lorsqu'ils sont évidemment contraires aux intérêts qu'ils sont chargés de protéger, et, encore, les convenances doivent elles vous engager à ne le faire qu'avec une extrême modération et toujours avec justice. Ainsi vous devez bien vous garder de confondre M. l'amiral avec M. Lemarié, de même que M. le comte de Lurde avec M. Pichon. La différence qui existe entre ces quatre personnages est immense et dûment appréciée par tous les gens sensés. Ce n'est donc qu'en vous exprimant avec prudence et impartialité à l'égard de chacun, que vous pourrez éclairer l'opinion, rendre service à notre cause et mériter l'approbation de vos souscripteurs.

Il est une autre classe d'hommes contre laquelle la sévérité de la presse ne peut trop sévir. Ce sont les conspirateurs, les vils espions de l'ennemi et les misérables agents qui cherchent en vain à semer la discorde et la crainte parmi nous. Ces manoeuvres criminelles ne peuvent être tolérées dans les circonstances actuelles. Il appartient à la presse et à tous les amis de l'humanité de les dévoiler et de les désigner tous à l'opinion publique et à l'autorité. Le gouvernement doit désormais les punir d'une manière exemplaire, quels qu'ils soient. Qu'ils sachent donc aujourd'hui même que le temps de l'impunité est passé, que la plupart sont déjà connus, et que leurs plus obscurs complices seront promptement découverts. Ils sont avertis maintenant, c'est la dernière faveur qu'ils méritent.

Quant à M. Pichon, puisqu'il est encore aujourd'hui consul de France, ses remords doivent être notre unique vengeance. Bientôt, peut-être elle sera plus complète encore, car la France entière le couvrira de malédiction s'il n'a pas assez de courage pour revenir avec dignité vers ses véritables compatriotes, toujours prêts à l'accueillir et à oublier ses funestes erreurs.

— Veuillez agréer, etc.

Un légionnaire français.

A. M. le Rédacteur en chef du *Patriote Français*.

— Vous dites, Monsieur, que le commandant LEMARIE a demandé à l'Amiral cinq cents hommes, pour nous faire

Vous la verrez encor, c'est moi qui vous le dis,
Vous la verrez encor aux banquets des maudits.
Elle entrera sans peur dans vos lâches conclave;
Elle ranimera la tendre des esclaves.
Ceux que depuis douze ans votre astuce a trahis,
Avec l'aide des lois sauront leur pays,
Car il est temps enfin que justice se fasse,
Et que des noms tarés la légende s'efface.
Nous verrons reverdir cette foi de juillet
Que confessait Pajol aux murs de Rambouillet!
Ce jour-là, de pays encor fera justice;
Les seuls noms vraiment purs monteront au solstice.
Le votre, général... mais la vôtre, mon Dieu,
Est-ce un nom? — Ce n'est rien. Jacqueminot, adieu!

L. A. BERTHAUD.

(Charivari.)

deposer les armes ! Comme s'il en trouverait au seul parmi nos braves et généreux marins : comme si, d'ailleurs, cinq cents Français pouvaient faire mettre bas les armes à deux mille cinq cents Français ! - t-il donc si promptement oublié comment nous avons fait la révolution de Juillet ? Ce propos, et la réponse faite à M. Coqueteaux, assurent nos sympathies au commandant de l'Albatros. Son nom était avant-hier dans toutes les bouches, mais peu de bénédictions l'accompagnaient. Il est triste que l'Amiral permette, sur ses navires, dans un moment solennel comme celui-ci, des discours pareils à ceux que tient M. Lemarié. Il peut, fort de son appui auprès du gouvernement, abuser aujourd'hui de sa position pour nous nuire, mais nous en appellerons à la nation, si le gouvernement nous abandonne, et nous verrons en faveur de qui sera le bon droit aux yeux de la France, ou d'un capitaine de vaisseau qui fut cause commune avec des assassins pour nous égarer, ou de nous, paisibles industriels, qui n'avons pris les armes que pour mettre à l'abri des attaques de brigands bien connus, nos biens, nos familles et nous même.

Fred. Des Bosses.

FRANCE.

(Paris 16 de janvier.)

A M. le rédacteur en chef du Siècle.

Monsieurs,

Je ne me propose point de continuer dans la presse, sur la question d'Alger, une polémique, que j'aurais aimée sérieuse et calme, et qui me paraît avoir perdu ce caractère. Dans sa réponse, dont chacun a pu apprécier la forme et le fond M. le gouverneur général me fait espérer que nous nous retrouverons prochainement à la tribune de la chambre des députés. J'accepte le rendez-vous. Cependant, sans entrer en ce moment dans une discussion nouvelle, il me paraît nécessaire de restituer au débat son vrai caractère et de replacer la question sur son véritable terrain.

Et d'abord qu'il me soit permis de faire observer que M. le général Bugeaud prend une situation qui n'est pas tout-à-fait la sienne, lorsqu'il paraît se plaindre de cette polémique, dans laquelle, dit-il, il s'est engagé que parce qu'il a été provoqué.

Il me semble que M. le général Bugeaud ne se rappelle pas bien le point de départ de la discussion. Quel est en effet ce point de départ ? La publication de sa brochure, intitulée : l'Algérie, des moyens de conserver et d'utiliser cette conquête.

Lorsque M. le général Bugeaud publie purement et simplement les récits de ses campagnes, il a coutume de les voir applaudir. S'il s'échappe pas à la critique, du moins il ne la provoque pas ; et pour mon compte je n'ai jamais songé à entamer une polémique contre ses actes, ou à répondre par des articles de journaux aux bulletins de ses victoires. Mais chacun comprend que telle ne saurait être la situation de M. le général Bugeaud, lorsqu'il vient à publier un livre.

Dans ce cas, ce n'est plus le général, ce n'est plus le gouverneur qui parle : c'est le publiciste. Sans doute l'ouvrage tire une grande autorité du poste et du caractère de son auteur ; mais c'est un motif pour rendre l'examen plus sérieux, non pour le supprimer ; car on peut dire que si les actes du gouverneur permettent la critique, les théories de l'écrivain la sollicitent ; et M. le général Bugeaud exposant ses plans de guerre en Afrique, son système de gouvernement pour l'Algérie, ses projets économiques et financiers, n'a pas compté sans doute que ses opinions plus ou moins arrêtées, plus ou moins mobiles, sur toutes ces graves matières seraient acceptées comme des décrets souverains. Des voix irrévocables se sont élevées pour l'approuver ; d'autres et de beaucoup plus imposantes que la mienne ont vu dans son œuvre des erreurs et des périls. Mais enfin, qui a engagé le débat ?

Maintenant, M. le général Bugeaud, tout en jugeant absurdes les critiques que le Siècle a admises dans ses colonnes, ne dédaigne pas d'y répondre. Rien de mieux encore. Le Siècle réfutant sa brochure ; M. le général Bugeaud réfute le Siècle. C'est bien ainsi que se poursuit toute polémique. Mais cette polémique, qui l'a commencée ?

Il est encore un autre point que j'essayerai tout d'abord de rectifier. Pour qui lit attentivement la réponse de M. le général Bugeaud, il est clair qu'un de ses principaux arguments est celui-ci : " Mon contradicteur ignore complètement l'Afrique il n'y a pas comme moi passé des

années ; il n'entend rien à la guerre. Il est sans qualité " pour parler de ce qu'il ne sait pas et ne peut savoir. " Qu'il me soit permis de le dire, ce mode d'argumenter, employé d'une manière générale, est peu acceptable ; je ne parle pas de la forme mais du fond. Je ne chercherai pas à me prevaloir, et je ne me suis point prévalu, du peu de temps que j'ai passé en Algérie, des choses importantes que je crois y avoir vues, des hommes très distingués que je suis sûr d'y avoir rencontrés. Je suppose que je ne suis jamais allé en Afrique et que je me trouve dans la situation où sont placés les écrivains qui dans la presse en parlent, des membres des chambres qui en délibèrent, des ministres qui gouvernent, et je demande si c'est sérieusement qu'on interdira une opinion personnelle sur les affaires d'Afrique à quiconque n'y aura pas passé quelques années et fait quelques campagnes.

Mais alors, quelle délibération serait donc possible au sein des chambres ou dans les conseils du roi sur la politique à mener dans les contrées lointaines dépendantes de la métropole ? Et comment donc feraient pour délibérer sur les affaires de l'Inde les membres du parlement anglais, qui n'ont jamais fait le voyage de l'Inde et qui cependant jusqu'à ce jour ne méritent pas trop mal les affaires de ce pays ? Et à quels signes reconnaîtra-t-on le témoin que l'on doit croire sur parole et celui dont l'autorité est contestable ? Tous les généraux qui ont fait la guerre en Afrique sont-ils d'accord sur ce qu'ils y ont vu et sur ce qu'il faut y faire ? (Justave de Beaumont).

(La suite au prochain numéro.)

VARIÉTÉS.

PORTRAIT DE M. THIERS.

(Suite et fin.)

M. Mignet, représente les idées de gouvernement, la confiance des nouvelles, la fourniture des documents officiels, les intrigues auprès des académies, les relations avec les anciens amis oubliés ; il accompagne monsieur dans les salons, c'est un menin littéraire.

M. Madier-Montjau avait, dans ses attributions, des relations intimes avec les deux familles, surtout avec la première, Il aimait M. Thiers comme un fils, comme un compatriote ; faisait des courtes utiles, recevait des paroles d'honneur, en plagait le plus possible, et entreprenait généralement tout ce qui pouvait éloigner de la cour de cassation.

C'est M. Madier qui s'en allait disant aux conservateurs acharnés contre M. Thiers : " Le petit, si vous le contrariez, perdra ce pays-ci pour vous punir. "

M. Mottet, représente l'élection d'Aix, les relations provençales. C'est le département des Bouches-du-Rhône à Paris et à la chambre.

Depuis le 1er mars, M. Thiers a laissé multiplier chez lui l'espèce des rats politiques.

Le défaut dominant de M. Thiers, c'est le mépris des autres ; sa plus grande qualité, la confiance en lui-même.

Impatient et distrait, bon diable et mauvaise langue, sans amitié mais sans haine, sans souci des opinions, y compris la sienne, diplomate retors et mesuré, causeur excellent dans le monologue, il semble toujours chercher une trappe ou attendre un ballon pour s'échapper. Il trépigé, il s'assied, ferme les yeux derrière ses lunettes, va dans tous les sens, se dandinant l'inconvenante façon de marcher en avant, la première parlant, sans tourner la tête, aux gens dont il se fait suivre ; n'écoulait jamais, sans laisser à une besogne quelconque, comme couper les pages d'un livre, dé ranger des papiers ou sonner des gens dont il n'a pas besoin.

Cet homme, qu'on croit toujours occupé de grandes choses ou de graves entretiens, se complait à deviser de riens sur les uns et sur les autres ; combien gagne celui-ci ? que mange celui-là ? Friend de tous les coquets du monde ou des lettres ; il une oreille pour toutes les alcôves de la galanterie, et un doigt dans toutes les cuisines de la politique ; mais bavard comme tous les curieux, il croit tout et ne garde rien.

Quand il se fera à l'éloquence, il faut que tout concoure à son succès de tribune. Il n'y a pas moyen de lui parler d'autre chose, et le premier venu, un solliciteur, un chef de service, sont forcés de parler avec lui du sujet dont il est plein, de lui trouver des objections, et de le combattre.

Je fais dit-il, comme les chirurgiens, qui s'essaient d'abord pour rien, dans les hôpitaux, à des opérations que leurs chiens admirant et paient très cher plus

tard. Je fais parler tout le monde, je recueille souvent des réponses ingénieuses, je recouvre des difficultés inattendues ; je parle, on me réplique, cela dans une matinée, et à une heure mon discours est fait. Je plastronne comme un homme qui fait des armes avec un ami avant d'aller se battre avec un adversaire.

C'est que M. Thiers manque d'instruction, ce qui peut sembler extraordinaire, et qu'il n'apprend et ne prépare rien qu'au moment même ; procédé suffisant pour discourir devant nos assemblées.

On n'est pas gêné par le bagage des souvenirs ni de l'érudition. Le vaisseau va d'autant plus vite qu'il a une plus petite charge.

Quand le hasard ou la distraction l'amènent sur une matière neuve pour lui, il s'en éprend comme de la conquête d'un nouveau monde ; son admiration le déborde. Ses intimes se souviennent de celle qu'il fit éclater pour Denys d'Halicarnasse et Diodore Laërce qui venaient de lui tomber sous la main.

Cristophe Colomb perpétuel, il est toujours dans la fièvre des découvertes.

Ecrivain ou orateur politique, il est encore et toujours le journaliste ; allant au plus pressé, à l'effet du moment, faisant de la colonne à la tribune, c'est-à-dire prolix, commun, bonne femme, abusant de ce préjugé général et parlementaire qui prend le trivial pour le bon sens, et la négligence pour la clarté.

Un de nos amis a sifflé ainsi, M. Thiers :

" C'est M. de la Palisse très spirituel, avec le courage de ses opinions. "

Enfant gâté de l'école de Voltaire et du dix-huitième siècle, qui avait desséché le langage pour le rendre plus clair, mais qui avait gardé le fond de la philosophie et l'élevation des idées. M. Thiers ne tend qu'à se placer dans le milieu de tous les lecteurs et de tous les auditeurs.

Il applique à l'éloquence et à l'histoire le procédé de Scrive, d'Horace Vernet et d'Agber, qu'on appelle la facilité et qui consiste à ne donner au public que la dose d'esprit qu'il supporte.

Il faut en prendre son parti, il y a de tout dans M. Thiers excepté du Napoléon. On se demande s'il lui reste d'étoffe d'un Richelieu, d'un Mazarin, d'un Dubois, d'un Talleyrand, et de tous les parisiens tour à tour suivis et quittés, lequel reprendra le premier cette ancienne maîtresse sur le retour.

Après toutes ces promiscuités, que le temps ne couvre pas déceintement ; après ces développements postiques, nous sommes heureux, pour M. Thiers, pour sa gloire, qu'il se soit réfugié dans l'étude, comme une fille repentie se retirait sur Carmélite. Il a bien fait de revenir à ces lettres qu'il s'est tant méprisées, aux journalistes dont il aura tant besoin pour annoncer son livre, après les avoir tant honnors. Il se retrempera et sera peut-être une bonne fin.

Il est au couvent de l'histoire, il en peut sortir meilleur et plus fort.

Nous craignons pourtant que son livre, qui ne devrait être qu'une noble consolation, ne se répète jusqu'aux proportions d'une vengeance, nous craignons que l'auteur ne s' imagine plutôt qu'il est, dans l'exil que dans la retraite, et qu'il n'entreprenne une apologie entée de l'Empire arrangée en langue et patrie antithèse du gouvernement de juillet.

Quant à le donner comme un prospectus de dictature personnelle, on nous trouvera toujours incrédules à de si tristes illusions.

Il est impossible que l'histoire ne rende pas calmes et sérieux ceux qui y touchent, et M. Thiers agit comme un aigre qu'on se devient pas César parce qu'on écrit un supplément à ses commentaires.

La Napoléonisme est un tic de ce temps-ci, une distraction domestique que M. Thiers partage avec un grand nombre d'autres gardes nationaux dans la vie intérieure, et que la malignité a certainement exagérée depuis les fortifications par le souvenir de ses promenades à grands petits pas, la main derrière le dos ou dans le gilet.

Allons, quand M. Thiers aura fini son ouvrage, il s'apercevra en quelque état que soit notre patrie, qu'il a l'âge de Barras et passé celui de Bonaparte ; qu'il peut bien se fourrer dans l'histoire de Napoléon mais que jamais Napoléon ne l'eût mis dans la sienne.

MOUVEMENT DU PORT

DE MONTEVIDEO.

Arrivés du 19 mai

Barcelonne, polacre Sarde Rosario, à Bujato, en 64 jours, avec 212 pipes vin, 30 id., 57 barils amandes, 12 dzs. alpagatos, 3 caisses offets, 20 id. papier.

Rio Janeiro en 25 jours, brick goélette *Sande Ligside*, à Guianello, avec 200 bqs. farine, 195 sacs maiz, 400 sacs farine, 3112 caisses raisins secs, 1 caisses cigares, 23 sacsabricots, 184 bqs. biscuits.

Malaga en 47 jours, brick Brémou *Elena*, à Zimmerman Frasier et Ca, avec 300 barils vin blanc, 150 barils vin doux, 300 caisses raisins secs, 3 id. ellets, 150 pipes vin rouge, 30 id. id, 45 quarteroles id, 43 cois quartérie.

Sta. Catérine en 90 jours sумаque Brésilienne *Dolenda*, à Charvallo, avec 80 sacs riz, 20 id. mendioca, 30 id. mani, 100 id. maiz, 13000 bûches bois à brûler.

Rio Janeiro packet Anglais *Cocatrix*.

Maldonado 5 navires avec bestiaux et vivres.

Buenos Ayres goélette *Louise*.

Gènes brick *Sande*.

En vue.

Un brick Anglais, brick Français et une barque à l'est.

Le chef politique et de police,
Afin de régulariser la facilité des exercices d'enseignement et éviter autant que possible les prétextes de ne pas y participer; voulant concilier avec la mesure nécessaire pour atteindre ce but, le désir d'être le moins possible nuisible aux neutres, d'accord avec l'autorité supérieure, ordonne :

Art. 1. A dater du 16 mai courant, et pendant 15 jours, tous les magasins ou maisons de commerce sans exception seront fermés depuis deux heures jusqu'à quatre du soir.

Art. 2. Celui qui pendant les heures indiquées, aurait sa maison ou magasin ouvert, ou qui, sans être pleinement ouvert, serait surpris à vendre publiquement, sera puni de l'amende et de l'emprisonnement, suivant les dispositions de la police en vigueur.

Art. 3. En considération des heures auxquelles les neutres sont obligés de tenir leurs maisons fermées, les patentes qu'ils auront prises, ou devront prendre cette semaine, leur seront valables pour vingt jours à dater d'aujourd'hui 16 mai.

Art. 4. Que le présent soit publié par édit et dans les journaux pendant trois jours.

Montevideo, le 15 mai 1843.

Andrés LAMAS.

AVIS.

Une souscription, pour l'hôpital français, est ouverte chez M. le président de la commission de santé, rue San Benito (ancien consulat), n° 16.

AVIS IMPORTANT.

On demande des ouvriers, maçons et manoeuvres pour l'hôpital Français. S'adresser maison neuve de

D. Juan Maria Perez, à côté du marché. On désire qu'ils fassent partie des Volontaires Français. Ils seront exemptés de service, et leur ouvrage leur sera payé.

AVIS.

VENTE.

On désire vendre à Buenos Ayres l'établissement de serrurerie et armurerie de M. M. Richault et Demet, situé rue de la Fédération (Plata), n° 2 1/2 coudes de la place de la Victoire.

S'adresser à M. Couturier au magasin de meubles rue de los Pescadores en face du café du Commerce.

On vendrait séparément l'atelier de serrurerie avec ses dépendances, ou bien les deux ensemble.

Nous avons l'honneur de prévenir le public que le nommé *Etienne Lacasse*, natif d'Ororon (Basses-Pyrénées) entré chez nous le 22 septembre 1842, n'est plus à notre service depuis le 29 mars jour où nous le fîmes arrêter par la police à cause de sa conduite infidèle, les objets qu'il nous avait volés, trouvés dans ses malles et ses aveux écrits par lui-même de laisser aucun doute sur sa moralité. Après l'avoir fait charger, ayant fait diverses recherches dans notre magasin, nous avons découvert de nouveau le manque de plusieurs pièces, soient données en paiement pour effet à son usage, ou en cadeau. Le compte a été accepté par lui. Ces pièces ne sont pas les seules que nous ayons à lui réclamer, car, après de nouvelles recherches, il nous manque une montre 16 lignes cadran émail, corvette or mat ciselé, ouvrage représentant un bouquet de fleurs en relief, portant le n° 46.616, et de plus plusieurs bagues, or, roses et brillants. Tous ces objets, li s'obstiné à en nier le vol, c'est pourquoi nous prions les personnes qui auraient reçu en cadeau ou acheté à ce jeune homme des marchandises en dehors de notre maison, de vouloir bien nous donner des renseignements que la police ne manquerait pas de découvrir, cela dit pour la sûreté des personnes ignorant la source d'où pouvaient provenir les objets qu'elles auraient pu recevoir ou acheter.

Montevideo, le 2 mai 1843.

POTIER, E. LÉTÔURNEAU,

Tienda de la Ciudad de Paris,

Calle San-Francisco.

AVIS AU PUBLIC.

M. Frédéric, traiteur, rue Saint-Louis n. 53, prévient les personnes qui voudront bien l'honorer de leur confiance qu'il continue comme auparavant à prendre des pensionnaires en ville, et qu'il fera de son mieux pour les contenter.

Aviso á los Elaboradores de Pan.

Los rematadores del derecho impuesto por el Superior Gobierno á los Sres. panaderos, hacen saber que D. Santiago Tobal ha cesado desde el 24 del corriente, en representarlos. En su consecuencia está exonerado de todo cargo en este ramo. Los Rematadores.

WEILL y Ca.

Il a été perdu le 6 mai un porte cigares en paille contenant une papelette et un certificat d'exemption de service au nom de Thénard Gilbert Antoine. La personne qui l'a trouvé est priée de le remettre au Bureau de journal; il aura une récompense, s'il l'exige.

AVIS A MM. LES OFFICIERS.

A l'armerie de Monet l'on vend des sabres avec ceinturon à 6 patacons.

AVIS DIVERS.

On trouvera à l'imprimerie du *Patriote* réunis dans une seule feuille la *Marseillaise*, le *Chant du Départ*, le *Veillons au salut de l'Empire* et la *Parisienne*.

AUX VOLONTAIRES FRANÇAIS.

Nous invitons les volontaires français qui voudront faire partie de la compagnie auxiliaire d'artillerie sous le commandement du capitaine Aldard, à se faire inscrire hors du mar-

ché, maison Esteves, près du Café de l'Uruguay.

24me. compagnie dite de la **COCARDE** chez M. Roullier, [Sénateur],
Tous les français voulant faire partie de cette compagnie, peuvent se présenter aujourd'hui jeudi et jours suivants chez M. Roullier [Sénateur] au Café la Cocarde où ils recevront des armes et des munitions.

Les personnes faisant partie du Régiment des Volontaires Français sont priées de réclamer de leurs capitaines respectifs, leurs bulletins d'inscription, afin d'obtenir de M. le Chef de Police l'exemption de la patente extraordinaire imposée aux neutres.

AVIS.

Aux amateurs des talents et secrets, intéressants M. Le Centre s'engage d'apprendre aux amateurs le moyen de gagner beaucoup d'argent dans peu de temps.

1. Pour apprendre à faire la poudre à Canon et de chasse.
2. Idem pour graver sur le marbre avec facilité.
3. Idem pour la poudre de fusil à piston.
4. Idem pour faire la poudre de Jupiter tonnant.
5. Idem pour faire la Cidre à la perfection.
6. Idem pour lui e du bon vinaigre avec de l'ac.
7. Idem pour Graver sur le fer blanc.
8. Idem pour Graver sur le fer ou acier.
9. Idem pour Graver sur les oeufs d'autruche.
10. Idem pour argenté le Cuivre solide ment.
11. Idem pour Cuivre le fer.
12. Idem pour faire les arbres de Saturne.
13. Idem pour changer le vin rouge en blanc.
14. Idem pour solder le marbre rompu.
15. Idem pour fondre à l'instant aux Bires de Fer.

Les personnes qui voudront bien l'honorer de leur confiance s'adresseront chez Lelèvre en face M. Roullier au café de la Cocarde de mis 9 heures du matin, jusqu'à 4 heures du soir, etc. etc.

Bataillon des Volontaires Français.

Le Bureau d'Etat major du Bataillon est installé rue St. Charles, maison Pernia à côté de la Police, en face le magasins du Pavillon Français.

BATAILLON

De Volontaires Français.

1re COMPAGNIE DE VOLTIGEURS.

Le capitaine de la 1re compagnie de voltigeurs fait savoir à toutes les personnes inscrites dans sa compagnie de vouloir bien passer chez M. Jérôme, Estaminet Français, rue des pêcheurs, où il leur sera délivré les effets d'habillements.

Montevideo, 17 mai.

Le commandant de la compagnie POYSEINJEAN.

Le Gerant Jh. REYNARD.

Imprimerie Orientale, dirigée par Jh. REYNARD.